

**Michael Arlen**

**ENFER!  
S'ÉCRIA  
LA DUCHESSE**

Un conte à lire le soir

Traduit de l'anglais  
par Anne-Sylvie Homassel

La dernière goutte

## Chapitre 1

LORSQUE L'AUTEUR SE PERMET cette familiarité de l'appeler simplement Mary Dove, ce n'est pas un signe d'irrespect envers la personne de haut rang, non plus qu'une tentative de s'annexer la considération intime de la femme du monde. Non, s'il la nomme ainsi, c'est qu'il prend du plaisir à écrire ce nom : Mary Dove.

Et quand notre époque sera enfin chroniquée dans ses moindres détails, la présence en ces pages d'histoire de cette dame pleine de grâce et de silence ne les rendra que plus plaisantes. Elle était si discrète, si loin du monde que sa génération ne s'en était entichée que par oui-dire. Dans tous les comtés d'Angleterre, nulle n'eut jamais meilleure réputation que Mary Dove.

Mais ce serait la traiter bien injustement que de ne louer que sa beauté, ornement chéri de la vie citadine comme de celle de nos campagnes ; assurément, elle n'était pas admirée que pour sa seule et frêle physionomie. Mary Dove, en effet, était dotée de qualités de cœur et d'esprit qui charmaient hommes et femmes, enfants et vieillards. Sa bonté, en outre, était vierge de tout préjugé.

Aussi était-elle tendrement aimée de tous ceux qui la

connaissaient. Ce que les mauvais esprits, nos éternels compagnons, ne pouvaient que reconnaître : la duchesse de Dove aurait fait sensation quel qu'ait été son statut social.

C'est pourquoi le récit des malheurs qui l'accablèrent, aussi inexprimables, aussi effroyables qu'ils aient été, doit contribuer à honorer son souvenir, à exalter sa réputation.

John Charles Almeric Wingless St. Cloud Bull, troisième duc de Dove et d'Oldham, quatrième marquis de Rockneil, neuvième comte de Locroy, quatrième vicomte d'Aberlaw et vingt-deuxième baron de Pest of Cheadle, enseigne des Gardes de Sa Majesté, périt dans un accident de voiture huit mois après avoir pris femme. La cause indirecte de la mort du pauvre garçon la rend plus tragique encore. Il était de service auprès du roi dans l'antique Palais Saint-James, se régaland d'un de ces excellents dîners que cette auguste mission procure à ses officiers, lorsqu'il fut averti par téléphone que son épouse était en proie aux premières douleurs d'un accouchement prématuré. Ce fut sans doute parce qu'il parcourait à trop vive allure les ténébreux kilomètres de la Grande Route du Nord pour rejoindre Dove Park sans tarder qu'il entra en collision avec un camion non loin de Kettering et fut tué sur le coup. Une telle précipitation était pourtant inutile. Autre possibilité : s'il avait eu le moindre goût pour la lecture, il aurait pu prendre le train. Il n'est pas exclu que l'accroissement régulier de la mortalité automobile ait pour raison essentielle le peu d'intérêt pour cette occupation à laquelle le train, qu'il

soit fait de bois ou d'acier, est pourtant singulièrement adapté. L'inquiétude du jeune duc avait été causée par une digestion difficile ; un mois plus tard, sa malheureuse veuve donnait naissance à un héritier en pleine santé.

Ceci se produisit onze ans avant que la duchesse de Dove ait le malheur de rencontrer dans Jermyn Street, l'homme qui fut le point de départ d'une série d'événements effroyables, lesquels manquèrent de flétrir irrémédiablement la réputation de cette pauvre dame. Il est dans l'intérêt de tous que ces mésaventures soient relatées. Elles pourraient fort bien nous arriver : par conséquent, nous nous proposons de vous les conter fidèlement, quoique avec certaines réserves.

Mary Dove avait trente et un ans à cette époque. Nous l'avons dit déjà, elle était d'une discrétion et d'une timidité absolues, propres à attendrir les cœurs. Cette timidité était du reste la croix de Mary : converser avec des inconnus lui causait une souffrance inconcevable. Et même en compagnie d'amis, elle se révélait incapable de se départir d'une réticence qu'elle jugeait bien peu naturelle mais que lesdits amis trouvaient singulièrement rafraîchissante. Et d'ailleurs, ne leur donneriez-vous pas raison, si les maux de tête provoqués par tel ou tel, excellent causeur, vous revenaient à l'esprit ?

Il est vain de vouloir décrire l'harmonieuse physiologie de la duchesse. Son extrême timidité était comme incorporée à la texture de sa beauté ; les rougeurs délicates de sa modestie semblaient illuminer son teint d'un éclat intérieur. Le manque d'assurance allié à un profond respect pour les sentiments d'autrui ployait sa

tête remarquablement petite, fichée sur une silhouette fine et longue. Il n'y avait dans ses manières rien qui pût suggérer la morgue excessive de la femme à la mode, encore qu'il faut bien dire qu'elle s'habillait fort élégamment, pour une duchesse, et que ses jambes étaient tenues en très haute estime : elles étaient, disait-on, presque dignes d'une *chorus girl* américaine. Ses dents étaient aussi blanches que le riz bouilli, mais bien plus agréables à regarder, naturellement. Sa tête, ai-je écrit, était petite. Minuscule, de fait. Et couronnée d'un amas de boucles brunes qu'elle trouvait parfois peu appropriées aux responsabilités d'une veuve de trente et un ans, mère d'un garçon de dix ans et administratrice d'immenses propriétés.

Afin que le lecteur perçoive dans toute leur atrocité les infortunes qui s'abattaient bientôt sur cette malheureuse et gente dame – gente, elle l'était, autant que noble, ce qui est tout à son honneur –, il nous faut décrire en quelques mots la vie qu'elle menait lorsqu'elle séjournait à Londres. Précisons d'abord qu'elle n'était point femme du « monde », au sens que donnent à ce terme ceux qui, pour d'excellentes raisons, sans doute, vivent en ses marges.

Pour expliquer cette étrangeté, nous devons nous évertuer à définir « le monde », corvée dont nous nous acquitterons au mieux, peut-être, en le divisant en trois parties. La première consiste en ceux qui préféreraient mourir plutôt que d'être portraiturés dans les magazines, la deuxième en ceux qui, morts, remplissent les pages desdits magazines, et la troisième en ceux qui meurent

avant d'avoir pu attirer l'attention de la presse hebdomadaire.

La douce duchesse de Dove faisait partie de la première catégorie. Les charmes douteux de la publicité l'avaient toujours épargnée ; sa biographie n'avait jamais captivé des cœurs par millions ; aucun portrait d'elle n'avait jamais été reproduit sur papier glacé. Car la modestie imprégnait l'être le plus intime de Mary Dove comme en une autre sphère la solitude celui de Mlle Garbo : et toutes deux semblent avoir eu plus de succès à échapper aux regards de la foule que Sir James Barrie, dont les photographies et les discours ont fait connaître dans le monde entier la timidité et la réserve. Mais la discrétion de Mary devait lui jouer, comme nous le verrons, un bien mauvais tour.

Mary vivait à Grosvenor Square dans une grande maison d'un extérieur si laid et d'une architecture si peu pratique que seules des considérations juridiques en avaient interdit la vente – voire le don – au premier intéressé. Elle consacrait le plus clair de ses matinées à sa correspondance, avec l'aide d'une cousine éloignée qui lui tenait lieu de dame de compagnie et de secrétaire.

Cette cousine se nommait Amy Gool : c'était la fille aînée d'un baronnet tombé dans une relative misère et dont la fille cadette avait sagement épousé le propriétaire d'un hôtel de Bournemouth – lequel hébergeait le baronnet, au grand contentement de ce dernier. Cet honorable personnage, qui avait toujours joui d'une excellente santé, en raison, disait-il, de sa « fidélité au whisky » et de l'ingestion « d'une cuillerée de sels tous les matins », se

trouva dans ses vieux jours confronté à un dilemme des plus irritants. Au lever, il se montrait en effet incapable de choisir entre ses cravates Eton et I Zingari, les unes bleues à rayures turquoise, les autres noires à rayures rouge et or. Cela le troublait tant de ne pouvoir mélanger ces deux sortes de cravates qu'il ne cessait d'entrer et de sortir de sa chambre pour en changer.

La correspondance de la duchesse n'était pas une mince affaire : Mary participait à de nombreuses activités, présidait par exemple des commissions destinées à collecter des fonds pour des hôpitaux, trouvait des emplois à des jeunes femmes méritantes ou procurait des lieux de rencontre aux chômeurs. Sa timidité était telle qu'elle n'exerçait que très rarement ces fonctions en public ; elles étaient remplies par Mlle Gool, dont c'était l'une des tâches. De sorte qu'Amy Gool acquit peu à peu une réputation de philanthrope éclairée, ce qui surprit grandement le généreux propriétaire de l'hôtel de Bournemouth, cependant que les personnes mal informées trouvaient la duchesse de Dove et Oldham bien peu active dans son soutien aux bonnes œuvres et, par conséquent, à la victoire du parti conservateur.

Après avoir instruit Mlle Gool dans l'exécution de ses tâches, Mary Dove allait en général déjeuner chez quelque amie du voisinage ou parfois au Claridge, établissement qui marie l'élégance et la respectabilité avec un tel brio que *débutantes*\* et douairières peuvent s'y côtoyer sans accident. On y sert des cocktails, bien sûr, s'il le faut,

\* Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

mais le xérès convient mieux aux livrées des serveurs et aux chapeaux des vieilles dames, sur lesquels trônent parfois plumes et autres bijoux de famille.

Comme c'est souvent le cas, l'amie la plus chère au cœur de Mary Dove était une Mme Nautigale, qui lui ressemblait aussi peu qu'il est possible à une femme sans pour autant déchoir à la qualité d'être humain. Cette Mme Nautigale était une grande et belle personne qui semblait faite de matériaux plus résistants et plus massifs que ceux dont on confectionne les gens moins industriels. Elle était l'épouse d'un armateur à la retraite. Ne faisant pas mystère de savoir ce qui était bon pour sa santé, M. Nautigale passait son temps à la campagne lorsque son épouse était à Londres, et inversement.

Mme Nautigale avait un talent notoire pour collectionner les amitiés les plus intimes possibles avec des hommes et des femmes qui ne surmontaient jamais réellement leur étonnement d'avoir été ainsi rassemblés. Ils étaient ensuite soumis à un inquiétant processus d'épinglage, d'exposition et de nutrition en groupes d'au moins vingt individus, processus que tous étaient censés trouver des plus distrayants, bien qu'aucun d'entre eux ne puisse analyser la raison de son contentement.

Mme Nautigale était la gentillesse personnifiée. Elle donnait généreusement aux riches et avait bâti sa brillante carrière d'hôtesse sur cette fine observation : lorsqu'il s'agit de jouir gratuitement d'une bonne table, personne n'arrive à la cheville de l'Anglo-Saxon bien né, pourvu que rien ne lui soit demandé en échange – et surtout pas de prendre part à la conversation.